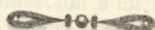


MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — JOURNAL DE FRANÇOISE KRASINSKA, publié par madame HOFFMAN TANSKA, traduction nouvelle. — LA LOTERIE A NAPLES, traduit de l'anglais de CH. DICKENS, par G. RENÉ VERPY. — LADY MARIE SOMERVILLE, par M. BABINET de l'Institut. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Le faubourg Saint-Germain ne va pas à la cour, mais le faubourg Saint-Germain se suffit à lui-même, et son luxe et ses amusements sont toujours des plus recherchés. Deux bals donnés l'autre semaine dans de riches hôtels de la rue Saint-Guillaume, chez la marquise de G. et la comtesse de R., ont réuni l'élite de ce noble faubourg, qui garde entières ses traditions de goût et de magnificence. Il y avait là les plus belles dentelles qu'on puisse imaginer. Quelques jeunes duchesses avaient des tuniques entières en point de Bruxelles; d'autres, sur des robes de taffetas blanc, rose, bleu ou paille (comme la toilette de bal de la gravure de ce numéro) portaient six rangs de point d'Angleterre formant un triple volant. Les douairières étalaient la dentelle blanche et noire, en écharpe ou en riche mantille montante, sur leurs robes de velours brodées d'or ou sur leurs robes de moire antique. Puis, comme illuminant ce luxe des belles dentelles qui caractérise l'aristocratie, l'éclat des diamants et des perles ruisselait sur les cous de cygne, autour des poignets fins et ronds et au-dessus des fronts jeunes et charmants. En fait de mode, on peut dire que la perle fine et le diamant sont une mode éternelle; la découverte d'un gros diamant d'une belle eau a toujours été une sorte d'événement, et à ce propos nous lisons dans un journal anglais :

« Un des plus gros diamants que l'on connaisse a été déposé hier à la banque d'Angleterre par une maison de Londres, à laquelle il est consigné de Rio-Janeiro. Il pèse 250 carats, et il est évalué 280,000 liv.

sterl. On dit qu'il est de la plus belle eau et sans la moindre paille. Il a été trouvé par un esclave noir, qui a reçu sa liberté pour récompense.

» Ce diamant extraordinaire a été soumis hier à l'inspection de la reine par les consignataires, MM. Dovey et Benjamin. Ce diamant pèse 254 1/2 carats. Il est de l'eau la plus pure. Lorsqu'il sera poli, il éclipsera le fameux Kohinoor. »

Mais un gros diamant sans la monture, sans l'enchâssement, sans la grâce, nous paraît plutôt une monnaie qu'une parure : pour qu'un diamant ravisse, il faut qu'il brille incrusté dans quelque fleur de ciselure de Froment-Meurice, l'artiste joaillier. Toutes les parures que portaient aux bals de la marquise de G. et de la comtesse de R. les fières beautés du faubourg Saint-Germain venaient de chez M. Meurice. Ses bijoux ont été adoptés par la noble fashion depuis qu'il a exécuté l'éblouissante *toilette* de la duchesse de Parme, sœur du duc de Chambord. Toute l'Europe a admiré à l'exposition de Londres cette merveille d'orfèvrerie : les lis d'argent à pétales d'or semblaient avoir été cueillis au printemps dans le jardin du roi à Versailles, et l'on eût dit que l'aiguïère, les coupes et les boîtes à parfums venaient de sortir des mains de Benvenuto Cellini. Froment-Meurice excelle dans la ciselure; l'on peut dire aussi que personne ne l'égale pour monter le brillant, le rubis, l'émeraude, le saphir, l'opale, etc. Tantôt ce sont des bouquets de pierreries pour devant de corsage : les plus grosses pierres forment les fleurs épanouies, les plus petites s'amincissent en boutons ou se découpent en menu feuillage. Nous avons vu ainsi une rose entourée de mignardises qui était d'un travail féerique. Puis ce sont les broches renaissance à longs pendants : autour d'opales irisées et changeantes comme les regards d'une coquette, courent des semis de petites perles fines; trois poires en rubis ou en saphir pendent au bas du riche bijou. Les agrafes persanes sont toutes en rubis et perles ou émeraudes et brillants; on en met sur chaque épaule deux plus petites que celle qui brille au milieu du corsage. Les femmes fraîches et jeunes portent peu de colliers, à quoi bon cacher l'éclat d'une peau blanche et en distraire le regard? Mais quelques-unes un peu amaigries se plaisent à entourer leur cou frêle soit de la rivière classique de gros diamants, soit des colliers de fantaisie que l'on fait assortis aux broches et aux

diadèmes de pierreries très-étroits qui surmontent les boucles ou traversent les bandeaux relevés. Le peigne est, comme le collier, peu porté; les femmes à splendide chevelure le proscrivent. Quelquefois pourtant, par fantaisie, les peignes d'or richement ouvragés et tout resplendissants de pierreries diverses se montrent encore sur la tête de nos élégantes. M. Froment-Meurice en a exécuté quelques-uns en camées qui plaisent beaucoup aux belles Italiennes. Ce sont aussi les riches étrangères, les grandes dames russes qui portent les boucles d'oreilles en pendeloques et en girandoles composées de pierreries ou de perles en forme de poires. Les Françaises préfèrent le simple bouton formé d'une seule pierre ou d'une seule perle. — La plus grande diversité règne dans les bracelets faits dans les ateliers de Froment-Meurice: le serpent que les dames romaines de l'antiquité portaient vivant et apprivoisé à leur bras s'imité en émail de toutes couleurs; nous en avons vu un très-beau appartenant à la duchesse de B. Il était en émail bleu pâle, à chaque anneau scintillaient de petits diamants et la tête était formée d'un gros rubis. Puis c'était un bracelet byzantin en opales à reflets verts entourées d'émeraudes et de perles; puis les bracelets grecs et ceux d'Herculanum qui en dérivent. Nul n'excelle comme notre célèbre joaillier dans la reproduction des bijoux antiques: c'est que M. Froment-Meurice est un artiste avant d'être un orfèvre; pour s'en convaincre, il suffit de voir ses coupes d'agate où les princesses déposent leurs bijoux, ses flacons à cisèlures merveilles, ses miroirs renaissance; ses éblouissants dressoirs et surtout de table Louis XV (les plus magnifiques en ce genre ont été faits pour le baron Rothschild); ses vases d'église, ciboires, ostensoirs, encensoirs, etc., et dans ces pièces d'orfèvrerie l'exquise beauté des figurines et des ornements surpasse la richesse de la matière; on oublie l'or et les pierreries pour admirer le travail.

Disons un mot du bal costumé des Tuileries, qui a eu lieu le 48: l'impératrice portait un costume d'*Haydée*, blanc et bleu pâle, tout recouvert de perles et de bijoux; la jupe, courte, laissait voir dans toute sa petitesse et sa grâce le pied espagnol. La coiffure était un turban éblouissant, d'où s'échappaient les nattes de cheveux. C'était bien la poétique Haydée chantée par lord Byron. L'empereur portait aussi un costume oriental, celui des gardes de la Porte; uniforme qui sera, dit-on, celui d'un des régiments du corps d'armée expéditionnaire. Nous avons parlé dans notre dernier bulletin de plusieurs costumes mythologiques; parmi les costumes historiques on remarquait celui de madame Thayer en Isabeau de Bavière; madame Thayer boitait encore des suites de sa chute de cheval aux chasses de Compiègne, et elle semblait fléchir sous le poids de sa robe de velours à queue, toute rayonnante de pierreries; elle tenait en main un éventail rond en plumes blanches, ayant au centre un petit miroir entouré de rubis. Madame Fortoul était en Isabelle d'A-

ragon; ce costume sévère d'Espagnole était rehaussé par l'or, les perles et les rubis. Tous les ministres avaient adopté le costume et la perruque à la Louis XIV. Le général Magnan était en Bassompierre. Les plus jeunes femmes étaient en bergères de Watteau, poudrées.

On a souvent dit que les Grecs auraient tonné contre les corsets, et que ces amants idolâtres de la forme n'auraient jamais permis que cette partie du costume féminin moderne s'introduisit parmi eux: oui, si le corset gêne la taille et la guinde; non, s'il l'entoure et l'enveloppe, flexible, comme le gant fait de la main. Dans nos climats froids le corset est nécessaire pour les poitrines délicates, mais nous ne l'approuvons qu'à la condition qu'il ne fait pas la taille, mais qu'il lui est soumis et s'y plie, ainsi que nous venons de le dire. Les corsets sans gousset de madame Dumoulin sont les seuls qui offrent cette certitude de grâce et de souplesse, et qu'on puisse porter avec sécurité. Comment madame Dumoulin possède-t-elle si bien cette divination des formes, qui lui a fait sentir l'élasticité indispensable d'un corset? Rien de plus simple et en même temps de plus étrange: madame Dumoulin est une artiste, elle a étudié la sculpture, elle a eu pour maître Pradier, et elle sait d'anatomie ce qu'il en faut savoir pour ne pas gêner la circulation du sang et le développement des organes. Pour les jeunes filles, les corsets de madame Dumoulin sont les seuls que nous conseillons. Quant aux élégantes, nous n'avons pas à les leur recommander, tour à tour en coutil très-fin, en moire, en satin, en taffetas, ces corsets sont les seuls qu'elles portent; la clientèle de madame Dumoulin s'étend surtout dans le faubourg Saint-Germain. C'est aussi le noble faubourg que coiffe madame de Golberg, qui fait les plus délicieux chapeaux du monde; elle en expédie à la duchesse de Chambord et à la duchesse de Parme.

Les gants les plus renommés sont toujours ceux de Faguer-Laboulée; dans le gant de chevreau blanc, qui s'adapte aux jolies mains comme une seconde peau vivante, s'agit l'éventail Pompadour, dont Faguer-Laboulée a la spécialité; et dans le gant de chevreau de couleur, porté avec les toilettes du matin, on serre les petites bourses algériennes, ou les bourses de filet, dont cette maison a l'assortiment le plus varié. Laboulée excelle aussi dans la parfumerie utile, et pour ainsi dire hygiénique; c'est lui qui est l'inventeur du *Philocomme Faguer à base de moelle de bœuf et au quinquina*, seule invention de ce genre vraiment salutaire à la pousse des cheveux. L'eau de Cologne de Laboulée est aussi des plus renommées, elle a détrôné celle de Jean-Marie Farina; un flacon vidé dans une baignoire compose un bain aromatique et fortifiant, qui repose et assouplit les nerfs. On n'a pas oublié l'usag journalier que l'empereur Napoléon I^{er} faisait de l'eau de Cologne, elle est restée la plus suave des essences.

Les demoiselles Romain font toujours de ravissantes coiffures pour les soirées de spectacles et les concerts,

et c'est de leurs mains que sont sorties celles qu'on remarque aux Italiens et à l'Opéra. L'autre soir, à la première représentation de *l'Etoile*, le nouvel opéra de Meyerbeer, une jeune femme en demi-deuil portait une coiffure or et jais avec deux grosses roses gris perle se mariant aux nattes de cheveux derrière la tête, une frange algérienne d'or jouait sur le cou comme une bordure éclatante autour d'un miroir poli; cette coiffure avait été imaginée par les demoiselles Romain; la robe demi-deuil, que portait la jolie femme ainsi coiffée, était en tulle blanc, toute brodée de palmes gris et or. Puisque le deuil se pare, et que la coquetterie et l'élégance persistent pour ainsi dire, même en regard du tombeau, rappelons à nos lectrices que c'est chez Arnauld, *au Sablier* (le sablier, emblème de la vie qui fuit et arrive à la mort), qu'on trouve le plus riche et le plus varié assortiment d'étoffes funèbres, depuis les popelines de Dublin, les crêpes brodés de soie et de jais, le souple cachemire, le moelleux mérinos, les baréges, les grenadines, et de charmants tissus nouveaux, tels que l'alpaga, les radzimir, etc. Puis, ce sont les châles longs dont s'enveloppe la douleur récente d'un grand deuil; on trouve encore *au Sablier* des chapeaux en crêpe et en gros de Naples gris et noir de la forme la plus nouvelle, des cols et des manches avec de merveilleuses broderies de soie et de jais, et enfin des bijoux de deuil, bracelets, broches, etc., en jais. M. Arnauld offre à sa riche clientèle depuis les deuils de veuve jusqu'aux deuils de cour. Mais n'insistons pas trop sur ces vêtements sombres, et disons à nos riantes lectrices que le dernier bal de l'hôtel de ville était plus brillant et plus nombreux encore que les précédents; la foule se portait surtout vers un grand salon au bout de la nouvelle galerie dont le plafond, peint par M. Eugène Delacroix, attirait tous les regards; nous y conduirons un jour nos lectrices, et nous leur décrirons en détail cette peinture du grand maître, en attendant qu'elles sachent qu'il y a là une figure de Minerve qui ferait envie à la plus fière et à la plus royale beauté.

L'inauguration de ce beau salon faisait penser à celle d'un autre salon parallèle, où se trouvera placée l'apothéose de Napoléon par M. Ingres. Nous ne parlerons pas ici de cet autre chef-d'œuvre, la plume de M. Théophile Gautier, qui l'a décrit ou plutôt stéréotypé, nous impose silence, nous trouvons plus simple et plus habile d'offrir à nos lectrices l'article de notre grand écrivain.

L'archevêché, qui devient un centre d'art, de littérature et voire de philosophie et de musique, avait réuni l'autre jour à un de ses dîners du lundi les deux grands artistes que nous venons de nommer, Ingres et Eugène Delacroix. Horace Vernet aussi était là, MM. Villemain et Cousin, M. Babinet, M. de Saulcy, etc.; le service de table était splendide: toutes les porcelaines avaient été fournies par Macé, et le linge damassé venait de la maison Daniel Deray. Il paraît qu'on fait grande chère chez l'archevêque sénateur. Le soir M. Delsarte, qui était au nombre des convives, a improvisé en présence de

jeunes séminaristes une sorte de dissertation sur la musique sacrée, il a captivé tout l'auditoire.

A propos de musique, rien n'est délicieux comme les petits concerts que madame Viardot Garcia donne chaque samedi aux amis qu'elle réunit chez elle; éloignée momentanément du théâtre par le même état intéressant que celui dans lequel se trouve si souvent la reine d'Angleterre, madame Viardot, dont le chant est la passion encore plus que la profession, continue à chanter pour un cercle de littérateurs et d'artistes qui l'aiment et l'admirent, et jamais sa voix n'a été plus belle, plus inspirée, plus dramatique; on dirait que la jeunesse et l'âme sont doublées en elle!

Le soleil a paru quelques jours, mais la neige et le froid le chassent de nouveau; nous aurons, hélas! un printemps tardif. Aussitôt qu'il commencera à poindre, nous parlerons des incomparables mantelets de madame Inger. Les mantelets en taffetas et en grenadine sont toujours son triomphe. Madame Quillet aussi se prépare pour le printemps. Nous nous tiendrons à la piste de ces primeurs de la mode.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de velours grenat avec broderies d'or et frange d'or au corsage. — Bracelet d'or avec pendants de turquoises, collier et diadème assortis. — Dans les cheveux, raisins d'or à feuillage vert.

Seconde toilette. Robe de dessous en taffetas paille. — Robe de dessus en tulle paille avec trois volants recouverts chacun de deux rangs de point d'Angleterre; natte de plumes paille sur la tête de chaque dentelle; même garniture au corsage, sur lequel sont posées par-devant trois agrafes de diamants. — Riche chemisette de la maison Daniel Deray. — Dans les cheveux, cercle en diamants et grappes pendantes de géranium. — Fauteuils de chez Krieger. — Urne à girandoles de chez Susse.

JOURNAL DE FRANÇOISE KRASINSKA,

PUBLIÉ

PAR MADAME HOFFMAN TANSKA.

TRADUCTION NOUVELLE.

PRÉFACE.

Le journal de *Françoise Krasinska* offre un curieux et naïf tableau des mœurs de la Pologne au dix-hui-

tième siècle, sous la fin du règne d'Auguste III, électeur de Saxe; ce prince, dont Rulhière a dit : « Il se » ruinait en magnificence sans l'aimer, en tableaux » sans s'y connaître. Le faste de sa cour n'était animé » par aucun esprit de galanterie, et ce roi, d'une » beauté majestueuse, gardait une inviolable fidélité à » la reine son épouse, la plus laide princesse de son » siècle; cette beauté même, qui dans les traits de ce » prince frappait au premier coup d'œil, s'éclipsait à » la plus légère attention, on lui trouvait je ne sais » quoi d'épais; sa physionomie, muette et morne, n'avait aucun caractère, si ce n'est quelque fierté. Son » esprit était si paresseux et si borné, que jamais il » n'a pu apprendre la langue de son royaume. Son unique passion fut pour la chasse, et la reine, ne le » quittant jamais, l'y suivait dès le point du jour dans » une chaise ouverte, bravant avec lui toutes les intempéries des saisons. Dans cette unique et perpétuelle occupation, il prétendait gouverner seul ses deux États de Saxe et de Pologne. Mais, en effet, tous les soins du gouvernement étaient abandonnés à un favori (1). Le roi préférait le séjour de Dresde à celui de Varsovie, parce que les forêts de son électorat étaient plus favorables pour la chasse que les forêts de son royaume, et parce qu'étant ennemi de toute représentation, il n'était point obligé de tenir une cour à Dresde, comme toutes les coutumes polonaises l'y contraignaient à Varsovie.

» C'était en Saxe qu'il entretenait à grands frais des troupes de danseurs français et de chanteurs italiens, et qu'il se ruinait en folles prodigalités.

» La loi qui oblige de convoquer une diète tous les deux ans le rappelait en Pologne à cette époque; il désirait passionnément que ces assemblées eussent une heureuse issue, parce qu'il en eût regardé le succès comme une preuve de confiance que les Polonais lui eussent donnée. Mais, après quelques sessions tumultueuses, il se trouvait toujours quelque nonce dont l'opposition obligeait la diète à se dissoudre, et le roi, accoutumé à ce malheur, paraissait aisément consolé quand la saison était favorable pour retourner en Saxe. Pendant trente ans que dura ce règne, la nation s'assembla toujours vainement, et presque toujours les prétextes les plus frivoles suffirent pour ces ruptures.

» Qu'on s'imagine le plus simple héritage quelques années sans maître et sans régie, tout y tomberait en ruine, et l'un des plus grands royaumes de l'Europe resta pendant trente années sans aucune sorte d'administration. Il n'existait aucun pouvoir légitime pour demander compte ni de la perception des impôts ni de l'état des troupes. Les grands trésoriers s'enrichissaient du trésor public, tandis que l'État

(1) Le comte Brühl, dont il est question dans le journal de Françoise Krasinska.

» était pauvre et obéré, les grands généraux étaient puissants et la république sans défense. Les grands maréchaux étaient redoutés sans que la police fût maintenue, et on reprochait aux chanceliers de signer arbitrairement des actes illégaux. Toutes les grandes affaires restaient indécises. Aucun ministre n'avait été envoyé aux puissances étrangères.

» Au milieu d'une longue paix, la nation, plongée dans la mollesse, se faisait un devoir d'imiter le luxe de la cour, et ce luxe insensé déguisait sous une apparence de prospérité le véritable état du royaume. Le peuple, c'est-à-dire les esclaves, devenait chaque jour plus malheureux, parce que les possesseurs des terres s'efforçaient d'en accroître les revenus par le surcroît de travaux dont ils chargeaient ces infatigués.

» Ce qui peut à peine se comprendre, c'est que, dans une pareille anarchie, la Pologne paraissait heureuse et tranquille, la sûreté régnait dans les villes; les voyageurs pouvaient sans rien craindre traverser les forêts les plus solitaires et les routes les plus fréquentées. Jamais on n'entendait parler d'un crime, et rien peut-être ne fait plus d'honneur à la nature humaine et ne confirmerait mieux l'opinion philosophique que l'homme est naturellement bon. Toutes les haines de religion semblaient assoupies.

» Cette république, à la veille des plus terribles calamités, se contenait dans une espèce de calme.

Tel est le portrait du roi Auguste et le tableau abrégé que trace Rulhière de l'état de la Pologne à cette époque. Encore un règne ou plutôt le simulacre d'un règne (1), et cette grande nation allait être morcelée et rayée du nombre des États de l'Europe. Cependant, sans prévoir la catastrophe imminente, la Pologne ne songeait qu'à jouir d'un bien-être matériel, factice et précaire, dont elle ne mesurait pas la durée.

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre, a dit Voltaire, et la Pologne elle-même semble avoir voulu confirmer l'exactitude de ce vers par un proverbe national qui date de cette époque :

Sous le règne du roi saxon
Mange, bois, et dessert ton ceinturon (2).

— O peuple ventripotent! se fût écrié Rabelais.

Le journal de Françoise Krasinska nous introduit dans l'intimité de ces grandes familles dont se composait l'oligarchie polonaise.

A l'aide de ce curieux document, nous pouvons étu-

(1) Celui de Poniatowski, élevé au trône de Pologne par Catherine II, dont il avait été l'amant lorsqu'elle n'était encore que grande-duchesse.

(2) Za krola sasa
Jedz, pij a popuszczaj pasa.

dier les mœurs de la Pologne tout entière au dix-huitième siècle, au moment même qui touche à sa dissolution.

La noblesse, autrefois chevaleresque et guerrière, ne s'occupe plus désormais que de bonne chère, de chasse, de courses en traîneau, de bals et d'intrigues d'amour; elle oublie que des nations voisines convoitent et menacent la Pologne; elle désapprend la guerre et la politique; elle ne paraît plus aux diètes que pour la forme, elle abdique pour ainsi dire elle-même les prérogatives publiques dont elle se montrait si jalouse et si fière au temps de sa grandeur.

Pourtant un siècle ne s'était pas écoulé depuis les victoires de Jean Sobieski, qui portèrent si haut la renommée guerrière de la Pologne! C'est que le mal datait de loin, c'est que Sobieski lui-même, *le héros, le brave roi*, comme l'appelait madame de Sévigné dans ses *Lettres*, entrevoyait déjà de son temps la chute de son pays, lorsqu'il adressait aux sénateurs toujours divisés, toujours remuants, ces douloureuses et prophétiques paroles: « Quelle sera un jour la » morne surprise de la postérité de voir que, du faite » de tant de gloire, nous avons laissé notre patrie » tomber en ruines, et y tomber, hélas! pour jamais! » Quant à moi, j'ai pu vous gagner çà et là des ba- » tailles, mais je me reconnais destitué de tous moyens » de salut. »

Dans le journal de Françoise Krasinska, nous retrouvons la peinture fidèle de cette heure de décadence fatalement arrivée...

Nous voyons pour ainsi dire le jeu des rouages secrets et déliés qui produisent les événements dont s'occupe l'histoire. La jeune fille, tout en nous parlant beaucoup d'elle-même, ne laisse pas de nous parler aussi de la chose publique.

La haute position de sa famille, l'amour qu'elle inspire au prince royal, lient les intérêts de son cœur à ceux de la nation. Elle nous raconte ainsi tout naturellement ses espérances de bonheur et les divisions du pays; au tableau de sa vie de famille succède le tableau des magnificences de la cour.

De là se déroulent à la fois et simultanément une analyse attachante d'un cœur naïf et une étude très-piquante des mœurs du temps. Ame tendre, vif esprit, telle est cette jeune fille qui, par son mariage avec le prince royal, appartient à l'histoire.

Rulhière a ainsi raconté cet événement: « Aussitôt » que le prince royal eut obtenu la couronne de Cour- » lande, il se pressa d'en faire secrètement hommage » à une jeune Polonaise qu'il choisit pour épouse, » Françoise de Corvins Krasinska, dont la beauté jus- » tifiait cette passion et dont la vertu mérita cette » alliance. Il crut que la souveraineté le rendrait en » quelque sorte indépendant du pouvoir paternel, et » ne demanda point le consentement du roi son père » pour un mariage que la fierté de la maison de Saxe » eût regardé comme inégal.

» Cette union, toujours ignorée du roi, fut d'ailleurs » consacrée par toutes les formalités qui pouvaient la » rendre indissoluble. Toute la nation en fut instruite, » quoique la nouvelle épouse conservât son propre » nom et continuât de vivre chez ses parents, et il est » remarquable que, parmi les haines publiques qui » animaient un grand nombre de Polonais contre la » cour, ils n'imaginèrent jamais de troubler par cette » odieuse délation la paix de la famille royale et la » faveur constante que le roi marquait à son fils.

» Plusieurs maisons alliées par ce mariage au nou- » veau duc de Courlande s'attachèrent à ses intérêts, » et leur influence lui donna un si grand nombre de » partisans, qu'il crut pouvoir désormais élever ses » vues jusqu'à l'espérance de succéder au roi son » père. »

La jeune fille, qui devait être princesse, se peint elle-même dans son journal par mille traits charmants; laissons le lecteur l'écouter et la connaître. Par leur naturel et leur simplicité mêmes, ces pages, recueillies par madame Tanska, nous semblent dignes d'intéresser le public français, qui à la longue doit se dégoûter de la plupart de ces étranges romans-feuilletons où des événements impossibles sont racontés dans une langue qui n'en est plus une. Parmi des fleurs fades et inodores, la plus humble fleur attire si un parfum d'originalité s'en exhale, et il est encore quelques délicats qui préfèrent à l'orgueilleuse pivoine et au tourne-sol éclatant la modeste giroflée et l'humble liseron.

L. C.

AU CHATEAU DE MALESZOW.

Lundi, 4^{er} janvier 1759.

Il y a huit jours, c'était la fête de Noël, mon père s'était fait apporter un grand livre dans lequel il consigne de sa propre main différents actes publics et privés; c'est un recueil de discours, de manifestes, de lettres, de vers, de calembours, et tout cela est mis par ordre de dates.

Cet usage est pratiqué presque par tous les seigneurs polonais. Mon père nous a montré et nous a lu différentes pièces.

Comme j'écris avec assez de facilité en français et en polonais, et que j'aime beaucoup à m'exercer à écrire, ceci m'a donné l'idée que je pourrais tenter de faire un journal.

En France, m'a-t-on dit, quelques femmes ont cette habitude; pourquoi n'en ferais-je pas autant?

J'ai préparé un cahier assez volumineux; il faut que je le remplisse: j'écrirai mes pensées comme elles se présenteront, je dirai tout ce qui me touche, tout ce qui touche ma famille, sans omettre, autant que cela m'est possible, les affaires publiques.

Mon père, qui est un homme grave, en est exclusivement occupé; moi, jeune fille, bien ignorante, j'écrirai au gré des caprices de mon imagination; mais

je dirai tout sans prétention : ce sera un véritable journal, car je l'écrirai jour par jour.

Nous voici au premier jour de l'année : c'est une époque bien choisie pour commencer mon journal ; dans ce château, le temps ne me manquera pas.

Aujourd'hui la prière du matin est déjà dite, et pendant les vêpres je terminerai mes lectures pieuses.

Dix heures sonnent, je suis habillée, coiffée ; j'ai encore deux heures avant le dîner.

Je commencerai par des réflexions sur moi-même, je parlerai de ma famille, de notre maison, de la république, puis j'écrirai au fur et à mesure tout ce qui nous arrivera.

Je suis née en 1743 : j'ai donc seize ans ; j'ai reçu sur les fonts baptismaux le nom de Françoise.

Ma taille est assez élevée ; on m'a dit bien souvent que j'étais belle, et, en vérité, quand je me regarde au miroir, je ne me trouve pas trop mal. « Il en faut » rendre grâce à Dieu, dit ma mère, n'en point avoir » d'orgueil, car c'est son ouvrage et non le nôtre. »

Mes yeux et mes cheveux sont noirs, mon teint est blanc et j'ai de fraîches couleurs. Tout cela ne me satisfait pas ; je voudrais être plus grande : il est vrai que je suis mince et que ma taille est bien prise ; mais j'ai vu des femmes plus grandes, et je les envie, moi qui, dit-on, ne dois plus grandir.

Ma famille est très-noble et très-ancienne ; je descends des Corvins Krasinski.

Dieu me préserve d'entacher jamais par un acte indigne l'illustration de ce nom ! Je voudrais, au contraire, en accroître la gloire. Parfois je regrette de n'être pas homme ; j'aurais pu faire des actions éclatantes.

Mon père et ma mère sont si fiers de leur origine, que nous savons tous et que nos voisins savent la généalogie de nos ancêtres.

J'avouerai à ma honte que je la sais beaucoup mieux que celle de nos rois.

Mais quel sera le sort de mon journal?... doit-il vivre ou mourir?... Pourquoi ne traverserait-il pas les siècles comme tant de correspondances et de mémoires ?

Il faut que je soigne mon style ; combien je regrette de ne pas avoir le talent de madame de Sévigné et de madame de Motteville ! Il me semble que j'écrirai mieux mon journal en français ; mais non, ce ne serait pas d'une bonne Polonoise : vivant en Pologne, je dois écrire dans la langue de mon pays. Il est vrai que toute la noblesse parle généralement le français ; mais c'est une mode qui, comme toutes les autres, pourrait bien ne pas durer ; alors que deviendrait ma mémoire ?

Si ces pages, échappant à la dent des rats ou à l'usage des papillotes, tombent entre les mains de quelqu'un qui veuille bien les parcourir, que l'on soit indulgent pour mon ignorance sur bien des choses, qu'on se souvienne que j'écris sans méthode et sans suivre de règle.

J'ai à peine seize ans, et les grandes petites choses

qui me préoccupent si fort aujourd'hui sembleront un jour bien puériles et bien peu dignes d'attention.

Toutes ces idées incohérentes qui se pressent dans ma tête, tous ces rêves de mon imagination, qu'en pensera un lecteur raisonnable ?

Je reviens à la généalogie de ma famille.

La souche des Corvins est connue en Pologne depuis Boleslas le Chaste (1250) ; sous son règne, Warcilas Corvins, descendant d'une ancienne famille romaine, arriva de la Hongrie en Pologne ; il y était appelé par Conrad, duc de Mazovie, qui lui confia le commandement de ses armées et le fixa à sa cour en lui faisant épouser une très-riche héritière.

Stavomir, petit-fils de Warcilas, fut le premier qui prit le nom de Krasinski, d'une de ses terres appelée Krasne.

Il eut pour petit-fils André, guerrier célèbre qui perdit la vie en 1497, dans la malheureuse campagne que Jean Albert entreprit contre les Valaques, dans laquelle périt la fleur de l'armée polonoise.

Cet André fut le grand-père de François, évêque de Cracovie, que j'aime par-dessus tous mes ancêtres.

Les portraits de tous les Krasinski illustres sont suspendus dans la grande salle de réception du château ; je contemple surtout avec plaisir le portrait de cet évêque, et je suis fière d'avoir le même nom de baptême que lui.

François Krasinski fut, très-jeune, ordonné prêtre et bientôt après nommé chanoine ; envoyé deux fois par le clergé polonais auprès du pape Paul IV, il s'acquitta si bien de sa mission, que Sigismond Auguste le nomma ambassadeur auprès de Maximilien, empereur d'Allemagne.

Plus tard, devenu évêque, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire passer à la diète de Lublin (en 1569) l'acte d'union de la Lithuanie avec la Pologne.

Le roi Sigismond, pour récompenser ses services, lui donna l'évêché de Cracovie, et voulut sur son lit de mort recevoir l'extrême-onction de ses mains.

François, doué d'un caractère doux et conciliant, fut le seul parmi les évêques qui, à la diète de Varsovie, en 1573 (pendant l'interrègne), signa les articles de paix avec les dissidents (1).

Lorsqu'on lui reprocha sa tolérance, il répondit qu'en agissant ainsi il croyait avoir servi l'Eglise.

Il aimait ardemment son pays ; plus d'une fois il équipa à ses frais des régiments pour défendre les frontières. Il fit construire dans son domaine de Krasne une église, un hôpital et une école ; il vivait là en grand seigneur, entouré d'une cour nombreuse et faisant beaucoup de bien aux pauvres ; s'il ne dépensa pas sa fortune, il ne l'augmenta pas : à sa mort, on trouva sa cassette presque vide.

(1) On appelait dissidents en Pologne tous ceux qui n'étaient pas de la religion catholique romaine.

Un de ses neveux, nommé Jean, a été chanoine et secrétaire particulier du roi Étienne Batory.

Ce Jean était un homme docte et savant ; il reste de lui plusieurs ouvrages estimés, entre autres la *Polonia*.

Ce livre, imprimé à Boulogne, est écrit dans un latin très-pur ; il contient des notions exactes sur la topographie, le gouvernement et les mœurs du pays. Jean avait dédié cet ouvrage à Henri de Valois, afin de faire connaître la Pologne au roi et à sa suite française.

Ce livre est devenu très-rare ; mon père n'en possède qu'un exemplaire, qu'il garde comme une relique.

C'est ce même Jean qui écrivit un récit de l'élection d'Étienne et de la mort d'Henri III, pages fort remarquables (à ce qu'on m'assure), car je ne puis en juger par moi-même, ne sachant pas le latin.

Un autre neveu de l'évêque François, Stanislas, palatin de Plock, fut un voyageur célèbre ; il visita d'abord Malte et la Sicile, puis les côtes d'Afrique.

Marié deux fois, il a laissé cinq filles et dix garçons, dont un grand nombre s'étant mariés ont laissé à leur tour beaucoup d'enfants : aussi la famille de Krasinski est-elle devenue très-nombreuse.

Un Krasinski, Alexandre, vivant sous le règne de Sigismond III, se défendit vaillamment à la tête de ses vassaux contre une horde de Tartares, dans ce même château de Maleszow où j'écris aujourd'hui si paisiblement mon journal.

Dans de nombreuses sorties, il se jeta avec tant de bravoure dans les rangs ennemis, que le chef des infidèles voulut en se retirant laisser une marque de son admiration et de son estime au guerrier polonais.

Il lui envoya comme souvenir ce qu'il possédait de plus précieux : c'était une pendule en bois d'un travail très-simple, mais qui à cette époque était regardée par ces peuplades comme une œuvre merveilleuse.

Cette ancienne curiosité, cadeau d'un ennemi, d'un Tartare habitué plutôt à piller qu'à faire des largesses, a été conservée avec respect dans notre famille. Je n'ai vu cette pendule que deux fois ; mon père la tient sous clef, et je suis bien persuadée qu'il ne la céderait pas en échange de dix pendules à musique nouvellement confectionnées à Paris.

Cet illustre guerrier fut tué à la guerre contre les Moscovites ; il ne laissa pas d'enfant.

Je le regrette beaucoup ; j'aurais été bien fière de descendre en ligne directe d'un homme aussi brave.

C'est son neveu, Jean Bonaventure, palatin de Plock, qui fit élever à grands frais à Varsovie un magnifique palais dans le style italien, entouré d'un parc admirable.

N'étant jamais allée à Varsovie, je n'ai pu juger par moi-même de la beauté de ce monument ; mais tout le monde s'accorde à dire que son architecture est d'un

meilleur goût que celle du palais de Saxe, et même du château royal (1).

Ce Jean Krasinski avait deux frères, dont l'un a laissé deux fils : Michel, quartier maître de Ciechanowiec, et Adam, évêque de Kamieniec, tous deux vivant encore.

L'évêque est en grande estime dans le pays, et mon père prétend qu'il surpassera la gloire de l'évêque de Cracovie (2).

Un autre frère de Jean Bonaventure, Alexandre, quartier maître de Pandonin, a été mon grand-père, et j'ai pour père son fils, Stanislas Krasinski, staroste de Nowemiasto, de Prasnysz et d'Uyscié ; ma mère, Angélique Humiecka, est fille du célèbre palatin de Podolie.

Cette branche de Krasinski s'éteindra avec eux, car, à mon grand regret, je n'ai point de frère ; nous sommes quatre sœurs : Barbe, moi, Sophie et Marie.

Les gens de notre petite cour me répètent souvent que je suis la plus jolie, mais en vérité je ne le crois pas. Nous sommes toutes quatre bien élevées, on nous a donné l'éducation qui convient à des filles nobles qui ont pour père un staroste.

Nous sommes droites comme des joncs, vives comme des poissons, blanches comme du lait et colorées comme des roses.

Nous avons une gouvernante française qui nous donne des soins. On l'appelle *madame*. C'est elle qui nous habille, et quand elle nous a lacées notre taille pourrait tenir dans les deux mains.

Madame nous a appris à saluer avec grâce et à avoir un maintien convenable. Dans le salon, nous nous asseyons sur le bord de notre chaise, les yeux baissés sur le parquet et les bras agréablement croisés.

On s'imagine que nous sommes fort ignorantes.

On croit aussi que nous savons à peine marcher, et que nous nous tenons toujours comme des momies ; on serait bien étonné de nous voir courir et sauter par les belles matinées d'été.

Oh ! comme nous nous dédommageons alors de la contrainte ; c'est pour nous une vraie fête quand nos parents nous permettent de faire une promenade dans les bois ; nous quittons la frisure, le corset, les souliers à talon, et nous nous élançons comme des folles en *deshabillé* ; nous gravissons les montagnes en courant ainsi que des biches, et la pauvre *madame*, qui veut à toute force nous suivre, en perd haleine, elle ne peut ni nous atteindre ni nous retenir.

Mes sœurs cadettes et moi nous n'avons jamais quitté le château et ses dépendances ; notre plus long voyage s'est borné à aller voir notre tante la palatine Mala-

(1) Ce palais, parfaitement conservé, existe encore à Varsovie et mérite les éloges de Françoise Krasinska.

(2) Cet Adam Krasinski, évêque de Kamieniec, homme d'État et bon patriote, a joué un rôle très-important dans la fameuse confédération de Bar (1768, 1772).

chowska, qui habite à Konskié, et à visiter le bourg Piotrkowicé, qui nous appartient.

Mon père, à son retour de son voyage d'Italie, fit élever dans ce bourg une belle chapelle sur le modèle de celle de Notre-Dame de Lorette; il a fondé aussi une autre chapelle à Lissow, notre paroisse, qui dépend de Maleszow.

C'est là tout ce que je connais de nos environs. Ma sœur aînée est plus avancée que moi : elle est allée jusqu'au bout du monde; elle a fait deux voyages à Opole pour voir ma tante, la princesse Lubomirska, palatine de Lublin. Mon père a pour cette sœur une grande affection, et la respecte comme si c'était sa mère.

Barbe est restée un an à Varsovie dans la pension des religieuses du Saint-Sacrement; aussi est-elle bien plus savante que nous : elle salue on ne peut mieux et se tient droite à merveille; son port est admirable.

Je sais que mes parents ont projeté de me mettre aussi en pension; à chaque instant il me semble voir arriver le carrosse qui doit me conduire à Varsovie ou à Cracovie.

Je regretterai le château, j'y suis si bien ! Cependant ma sœur Barbe ne s'est pas mal trouvée de son séjour au couvent; sans doute il en sera de même pour moi. Je veux en attendant me perfectionner dans la langue française. On dit que c'est indispensable pour une femme de qualité, de même que le menuet et la musique. Enfin je verrai une grande ville, et j'aurai au moins quelques souvenirs.

Jusqu'à présent il m'a été impossible de juger par comparaison; je ne sais donc pas bien si le château de Maleszow est réellement beau : ce que je sais, c'est qu'il me plaît infiniment, quoique quelques personnes disent qu'il est fort triste; moi, je ne m'en aperçois point; je me sens si heureuse dans ce monde, que je ne voudrais que chanter et danser toute la journée !

Le château est vaste et commode; il a quatre étages, quatre tourelles; il est entouré d'eau vive avec un pont-levis. Le site d'alentour est charmant, boisé et montagneux.

Comment peut-on dire qu'une telle habitation est triste ?

J'entends pourtant mes parents se plaindre; ils ne trouvent pas encore leur demeure assez spacieuse. Il est vrai que nous sommes un grand nombre d'habitants.

Comme je l'ai dit, le château a quatre étages, et chaque étage est divisé ainsi qu'il suit : une salle, six chambres, et quatre cabinets dans les quatre tourelles. Nous n'habitons pas tous le même étage.

Au premier étage, est la salle à manger; au deuxième, nous jouons et prenons nos récréations avec les autres demoiselles; au troisième, nous avons nos chambres.

Mon père et ma mère, qui ne sont plus jeunes, trouvent très-fatigant de monter et de descendre à chaque instant; pour moi, j'aime cela à la folie, surtout quand

je n'ai pas encore mon corset : je saisis la rampe, je me glisse agilement sans effleurer les marches, et me voilà en bas.

L'affluence de nos visiteurs est toujours nombreuse.

Le château de Maleszow fût-il trois fois plus grand, je crois qu'il les contiendrait à peine. Notre habitation est si gaie, si animée, si bruyante, que nos voisins l'ont surnommée le *Petit-Paris*.

Lorsque l'hiver arrive, nous avons encore plus de monde : le capitaine de nos dragons ne se donne plus la peine de baisser le pont-levis; les visiteurs se succèdent sans interruption du matin au soir.

La musique de la chapelle du château ne cesse de se faire entendre; nous rions, nous dansons : c'est une joie rien qu'à nous voir.

En été, ce sont d'autres plaisirs : des promenades dans la campagne, des jeux de toute espèce dans le vestibule du château : ce vestibule est d'une hauteur prodigieuse; il est éclairé par le dôme, et l'on y respire une fraîcheur délicieuse dans les jours bien chauds.

Je doute qu'il y ait beaucoup de maisons polonaises dont le train surpasse celui de la nôtre en magnificence.

Notre suite se compose des hommes appelés *courtisans* et des gens de service employés dans le château. Les premiers sont les plus considérés; ils ne sont pas gagés et servent par honneur; étant tous gentilshommes, ils portent le sabre.

Quelques-uns pourtant sont d'une assez basse extraction; mais mon père prétend « qu'un noble qui habite une de ses dépendances (et notez bien que ces dépendances n'ont souvent que quelques pieds d'étendue) est l'égal d'un palatin. » Il n'y regarde donc pas de si près quant à la noblesse; cela augmente d'ailleurs la suite des *courtisans* : puis ce sont des voix pour les diétines; ce n'est pas à dédaigner.

Les devoirs des *courtisans* consistent à se rendre dans les appartements du suzerain, à l'attendre, à se présenter devant lui dans un costume convenable, à être toujours prêts à exécuter les ordres qu'il lui plairait de leur donner; quand le seigneur ne commande rien, ils jouent aux cartes et entretiennent la conversation avec esprit s'ils en ont.

Il entre aussi dans leur service d'accompagner leur maître dans ses promenades et dans ses visites, de le défendre dans toutes les circonstances difficiles, et enfin de lui donner toujours leurs voix aux diétines.

C'est encore leur devoir de le distraire et de l'amuser, ainsi que ceux qui l'entourent.

Le petit Mathias s'acquitte à merveille de cette dernière fonction; c'est vraiment un personnage très-étrange. On dit qu'autrefois toutes les cours en avaient un de ce genre dont elles ne pouvaient se passer.

Mathias passe pour être dépourvu d'esprit et de raison; cependant il juge de toutes choses avec une rectitude et une sûreté parfaites; ses bons mots sont inima-

ginables : seul entre tous les courtisans il a le droit de dire la vérité sans la farder.

Notre petite cour l'appelle le *fou* ; mais nous, nous l'appelons le *petit Mathias* : il ne mérite pas le sobriquet qu'on lui a donné.

Outre les courtisans, six demoiselles de familles nobles nous sont attachées. Elles demeurent dans le château sous la surveillance de *madame*. Nous avons aussi deux nains. L'un a quarante ans ; il est grand comme un enfant de quatre ans ; on l'habille à la turque. L'autre a dix-huit ans ; sa figure est charmante ; il porte le costume cosaque.

Souvent mon père permet à ce dernier de monter sur la table pendant le dîner, et il circule dans le labyrinthe des plats et des bouteilles comme s'il était dans un jardin.

Les courtisans, ainsi que je l'ai dit, ne sont pas gagés : ils appartiennent presque tous à des familles riches ou aisées ; ils se forment à notre cour aux nobles manières, qui leur facilitent l'accès des emplois civils ou militaires.

La nourriture de leurs chevaux leur est payée ; ils reçoivent de plus chaque semaine deux florins pour leurs palefreniers, et ils ont un domestique pour leur service particulier.

Ces domestiques sont habillés à la hongroise ou à la cosaque. Rien ne me divertit comme de voir leur figure quand ils sont debout derrière leurs maîtres ; pendant tout le dîner leurs yeux restent fixés sur les assiettes, et c'est bien naturel, puisqu'ils n'ont pas d'autre nourriture que ce qui reste sur les assiettes de leurs maîtres.

Notre petit Mathias est inépuisable en plaisanteries sur eux ; il nous fait mourir de rire.

Les courtisans gagés sont en plus grand nombre que les autres, et ne sont point admis à notre table, excepté le chapelain, le médecin et le secrétaire.

Le maître d'hôtel et le gardien de la cave sont toujours sur pied pendant le dîner : ils se promènent dans la salle et surveillent le service ; ce sont eux qui versent le vin au maître du château et à ses hôtes.

Les courtisans n'en boivent que le dimanche et les jours de fête ; le commissaire, le trésorier, l'écuier et l'officier nommé *offreur de bras*, parce que sa charge consiste à présenter son bras au maître ou à la maîtresse du château toutes les fois qu'ils veulent sortir, dînent à la table du maître d'hôtel.

Les courtisans qui mangent à la nôtre peuvent avoir beaucoup d'honneur, mais ils n'en sont pas mieux partagés pour cela ; ils ont beau puiser aux mêmes plats que nous, ils ne mangent pas des mets pareils.

Le cuisinier dresse le rôti en pyramide : il place au sommet la volaille et le gibier, et met au-dessous le bœuf et le porc ; nous nous servons d'abord, puis on passe les plats aux courtisans, qui ne trouvent plus que la base de l'édifice.

Quand on place les plats sur la table, ils paraissent si volumineux, qu'on pense que chacun pourra en avoir

sa part ; mais ce qu'ils contiennent disparaît si rapidement, que parmi les pauvres courtisans il s'en trouve de très-mal partagés, car il y en a quelques-uns qui mangent d'une manière effroyable et qui engloutissent tout avant que les autres soient servis.

Ordinairement le dîner se compose de quatre plats ; mais les dimanches, les jours de fête, et lorsque nous avons des visiteurs, il y a toujours sept ou douze plats. Je ne me souviens pas d'avoir vu enlever de dessus la table un seul plat qui ne fût vide ; les demoiselles de notre suite dînent avec nous.

Les courtisans gagés ont une paye très-forte : on leur donne de trois cents à mille florins par an, le fourrage pour leurs chevaux et la livrée pour leurs domestiques.

Mon père exige qu'ils soient très-bien habillés et à la dernière mode, surtout quand il y a réception au château.

Lorsqu'il est content de leur service, mon père les récompense généreusement : il donne à ceux dont il est le plus satisfait une gratification le jour de sa fête, ou de l'argent, ou des effets de sa garde-robe.

Les courtisans gagés sont sous la dépendance du maître d'hôtel ; il a le droit de les réprimander et de leur infliger des punitions.

Les *chambreurs*, ou officiers de la chambre, sont aussi sous les ordres du maître d'hôtel ; ils commencent leur service de quinze à vingt ans, et le font pendant trois ans.

S'ils se rendent coupables de quelques fautes, le maître d'hôtel leur applique des coups de martinet.

On étend un tapis par terre, car le parquet à découvert n'est que pour les domestiques qui ne sont pas nobles, puis on châtie le coupable.

Le maître d'hôtel est d'une sévérité rigoureuse ; il prétend que c'est ainsi qu'on forme la jeunesse, que sans cette discipline elle s'écarterait bien vite de la dépendance nécessaire. Mon père nous assure qu'il n'y a pas une chambre, pas une chaise dans le château de Maleszow où il n'ait reçu des corrections ; c'est sans doute pour cela qu'il est si bon.

Nous avons à notre service une douzaine de *chambreurs* ; l'un d'eux, Michel Chronowski, pauvre gentilhomme, mais beau garçon, aura fini son noviciat le jour des Rois ; il sera fait une cérémonie à cette occasion.

Les *chambreurs* doivent toujours être habillés convenablement : ils sont admis dans les appartements ; ils nous accompagnent à pied ou à cheval quand nous sortons en voiture ; ils portent nos lettres d'invitation et nos cadeaux.

L'énumération de tous les autres serviteurs du château serait trop longue ; j'ignore même le nombre des musiciens, des cuisiniers, des eunuques, des cosaques, des garçons et des filles de service.

Je sais seulement que cinq tables sont servies tous les jours, et que deux officiers sont occupés du matin

au soir à faire porter à la cuisine tout ce qui est nécessaire pour les repas.

(La suite au prochain numéro.)

LA LOTERIE A NAPLES.

Les loteries sont fort communes dans toute l'Italie, celle de Naples surtout se distingue par ses effets et son influence. On la tire tous les samedis. Source d'un revenu considérable pour l'État dont elle emplit les coffres, elle est en même temps une occasion de ruine pour les classes pauvres. La moindre mise est d'un *grain* (moins de deux liards). Cent billets numérotés de 1 à 100 sont placés dans une boîte. Cinq seulement sont tirés : ce sont les lots gagnants. La personne qui, par exemple, prend trois billets gagne, s'il sort un de ces numéros, une somme insignifiante, s'il en sort deux quelque centaine de fois la mise, et s'il en sort trois trois mille cinq cents fois la mise. Le joueur est libre de faire telle mise, de prendre tels numéros qui lui conviennent. Le montant de la mise est toujours indiqué sur le billet.

On trouve dans tous les bureaux un registre imprimé, un divinateur (divinator) universel de la loterie, dans lequel sont indiqués tous les accidents et événements possibles à chacun desquels correspond un numéro.

Si, par exemple, en me rendant au bureau de loterie je me suis heurté contre un nègre, à mon arrivée je demande gravement le *divinateur*, que l'on me passe avec le plus grand sérieux. J'y cherche un nègre, — tel numéro ; — un homme qui se heurte contre un autre dans la rue, — tel numéro ; — le nom de la rue, — tel numéro ; — me voilà avec mes trois billets.

Si le toit du théâtre Saint-Charles venait à s'écrouler, le nombre des joueurs sur les numéros correspondant à un pareil accident serait si considérable, que le gouvernement serait dans la nécessité de refuser ces numéros pour échapper au risque d'une perte énorme ; c'est ce qui arrive souvent. Il n'y a pas longtemps qu'un incendie éclata dans le palais du roi ; les demandes des numéros correspondant à feu, roi et palais furent si nombreuses que l'on défendit de recevoir des mises sur les numéros attachés à ces mots dans le livre d'or. Tout accident, tout événement est, aux yeux de la populace ignorante, une révélation à l'endroit de la loterie. Certains individus réputés pour faire des rêves fortunés sont très-recherchés, et l'on voit même des prêtres qui sont constamment favorisés de visions de numéros heureux.

J'ai entendu citer le fait suivant :

Un cavalier emporté par son cheval venait d'être précipité sur le pavé au coin d'une rue et à moitié tué dans sa chute ; un homme courait après lui avec une telle vitesse, qu'il l'avait atteint au moment de l'accident.

Agenouillé auprès du malheureux cavalier, il lui serrait les mains avec l'expression du plus vif chagrin : — Si vous n'êtes pas mort, lui criait-il, prononcez un mot, un seul mot ! S'il vous reste un souffle, pour l'amour de Dieu, dites-moi votre âge, afin que je puisse mettre sur ce chiffre à la loterie.

Il est quatre heures de l'après-midi, nous allons assister au tirage qui a lieu au tribunal, dans une salle à odeur terreuse, moisie comme une vieille cave, humide comme un donjon. A l'extrémité supérieure s'élève une plate-forme surmontée d'une table en fer à cheval, à laquelle se placent le président et son conseil ; sur un tabouret, derrière le président, est assis le *capo lazzerone*, espèce de tribun du peuple qu'il représente, ayant mission de s'assurer que les choses se passent loyalement, gaillard déguenillé, au teint basané, aux cheveux plats tombant sur sa figure, et qui n'est que crasse de la tête aux pieds. Une foule, composée de l'écume du peuple napolitain, remplit la salle et n'est séparée de la plate-forme que par quelques soldats qui en gardent les degrés.

Il s'écoule quelques instants avant que le nombre voulu des juges soit réuni ; pendant ce temps la boîte dans laquelle doivent être placés les billets est la source du plus profond intérêt ; quand elle est remplie, l'enfant qui doit les tirer concentre à son tour toute l'attention. Il est déjà revêtu pour son rôle d'une étroite jaquette à une seule manche, la gauche, laissant à nu jusqu'à l'épaule le bras droit, qui va plonger dans la boîte mystérieuse.

Au milieu du silence, qui n'est interrompu que par quelques chuchotements de la foule, tous les yeux sont tournés sur ce jeune ministre de la Fortune. On s'informe, en vue du tirage prochain, de son âge, de celui de son père et de sa mère, du nombre de ses frères et sœurs ; on cherche à savoir s'il a sur le corps des grains de beauté, en quel endroit et combien, quand l'arrivée de l'avant-dernier juge, généralement redouté comme ayant le *mauvais œil*, fait une diversion qui serait beaucoup plus sensible sans l'apparition du prêtre officiant, qui s'avance gravement suivi d'un enfant de chœur crasseux, portant les vêtements sacrés et un pot d'eau bénite.

Enfin arrive le dernier juge, qui prend place à la table en fer à cheval.

A ce moment s'élève un murmure d'inexprimable agitation. Le prêtre passe la tête dans ses habits sacerdotaux et les abaisse sur ses épaules ; il prononce une prière à voix basse, et trempant un goupillon dans l'eau bénite, il asperge, en leur donnant une double bénédiction, la boîte et l'enfant, qui sont à cet effet hissés sur la table. La boîte est alors proménée devant la

plate-forme par un homme qui la tient élevée et la secoue avec force, en semblant dire comme le sorcier : Il n'y a pas de tromperie, attention, s'il vous plaît, messieurs, mesdames.

Enfin la boîte est placée devant l'enfant, qui, après avoir levé en l'air son bras nu et sa main ouverte, les plonge dans l'ouverture et tire un numéro, qu'il remet à celui des juges qui est assis près de lui, lequel le déroule à moitié et le passe au président; celui-ci achève de le dérouler lentement, tandis que le capo lazzarone, se penchant par-dessus son épaule, reçoit de lui le billet, le lit en criant d'une voix stridente : 62. Hélas ! le capo lazzarone n'a pas mis sur le numéro 62, sa figure s'allonge, et ses yeux roulent égarés.

Cependant comme c'est un numéro favori, il est bien accueilli du public, ce qui n'a pas toujours lieu. Les cinq billets sont tirés avec le même cérémonial, sauf cependant la bénédiction, qui ne se renouvelle pas. Une seule bénédiction suffit pour toute l'opération. L'unique incident qu'elle présente est le changement qui se manifeste, avec une intensité croissante, sur la figure du capo lazzarone, qui a évidemment épuisé ses dernières ressources dans la spéculation, et qui, lorsqu'il lit le dernier numéro et voit que ce n'est pas un des siens, joint les mains avec angoisse et lève les yeux au plafond, avant de le proclamer, comme si, dans une secrète agonie, il adressait des remontrances au saint son patron pour avoir ainsi trompé sa confiance. J'espère bien que le capo lazzarone ne le changera pas pour un autre membre du calendrier, mais il semble l'en menacer.

Mais où sont les gagnants ? C'est ce que personne ne sait. Certainement ils ne sont pas présents ; c'est pitié que de voir le désappointement général de ces pauvres gens. Ils ont l'air, quand nous les voyons traverser la cour, aussi misérables que les prisonniers (la prison fait partie de l'édifice) qui les regardent à travers les barreaux, ou que ces débris de cadavres qui se balancent encore au dehors dans leurs chaînes, en mémoire du bon vieux temps, où leurs propriétaires étaient pendus à cet endroit pour l'édification du peuple.

Traduit de l'anglais de Ch. Dickens
par G. RENÉ VERPY.

LADY MARIE SOMERVILLE.

L'Angleterre a sa marquise du Châtelet, aussi savante, aussi aimable que le fut l'amie de Voltaire. Madame Somerville, tout en remplissant les devoirs de l'épouse et de la mère de famille, a pu atteindre à des connaissances si élevées et si variées dans les mathématiques et dans les sciences d'observation, qu'on se-

rait tenté de croire que ses études ont employé exclusivement une vie entière et séquestrée, comme celle de nos anciens bénédictins, une vie dont la lecture et la mémoire seraient les seuls éléments. Madame Somerville, sans aucune prétention, a tout étudié à fond. Son *Traité du mécanisme des cieux* prouve qu'elle a compris tous les travaux mathématiques de notre célèbre Laplace, auteur du fameux ouvrage qui porte le nom analogue de *Mécanique céleste*. Peu de personnes, même d'une grande force dans les calculs transcendants, ont pu suivre Laplace dans ses belles recherches théoriques. Newton disait : « Il se rencontre dans mon livre (*les Principes*) des chapitres qui pourraient arrêter trop longtemps un lecteur, même mathématiquement exercé, » et il conseille de les passer à la première lecture, pour choisir spécialement ceux qui se rapportent au système du monde ; à plus forte raison aurait-on pu être détourné de lire et de comprendre la *Mécanique céleste* de Laplace. Madame Somerville a fait plus, elle en a donné une nouvelle rédaction avec les calculs simplifiés en plusieurs cas, et formant un ensemble qui a son plan spécial et sa propre originalité. Pour ajouter à l'idée qu'on peut se faire du travail de madame Somerville, nous dirons que le célèbre géomètre américain Bowditch s'est fait un nom honorable dans la science en donnant de la *Mécanique céleste* une traduction anglaise, augmentée du développement de toutes les difficiles formules dont l'ouvrage est hérissé, et dont Laplace était loin d'avoir exposé clairement et commodément, pour le lecteur, les filiations et les transitions. Au moment où madame Somerville publia son livre, le *Mécanisme des cieux*, l'ouvrage de Bowditch n'avait point encore paru.

Le second ouvrage de madame Somerville, sur la *connexion des sciences physiques*, a été traduit en français par madame Tullia Meulien, interprète fidèle et instruit de plusieurs ouvrages sur les sciences d'observation exposées descriptivement.

On pourrait reprocher à l'excellent ouvrage de madame Somerville d'avoir introduit dans la géographie physique des notions de géologie, de minéralogie, de botanique, d'histoire des animaux, qui semblent appartenir à la géographie ordinaire d'exposition ou à l'histoire naturelle. Ces notions, fort intéressantes en elles-mêmes, sont écrites d'un style si clair et si élégant, qu'il serait injuste de ne pas reconnaître qu'aucun autre ouvrage n'a aussi bien traité ces déductions de la science comparée.

Voici un fait important qui ressort de l'énumération des espèces végétales et animales de chaque localité : c'est que, parmi toutes les acclimations possibles, un très-petit nombre a déjà eu lieu, et nous croyons qu'il n'existe aucune autre preuve plus forte de l'état tout à fait moderne de la surface actuelle de notre globe. Avant Lucullus, la cerise était inconnue dans l'Europe occidentale ; l'abricot et la canne à sucre sont venus avec les croisades, la pomme de terre sous Louis XVI,

presque à la fin du siècle dernier. On m'objectera qu'un célèbre écrivain fait sous Louis XIV dévaster par un sanglier un champ de pommes de terre : à cela je réponds qu'à l'imagination tout est permis pour *faire de la couleur locale*; mais ce chapitre des anachronismes botaniques nous mènerait trop loin de la géographie physique.

BABINET de l'Institut.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Il n'y a, à vrai dire, cette semaine, qu'un seul feuilleton possible, le feuilleton musical : un opéra-comique de l'auteur de *Robert*, des *Huguenots*, du *Prophète* ! Meyerbeer héritant de Boïeldieu et triomphant d'Auber sur le même terrain ! Quelle plus heureuse chance auraient pu rêver les plumes qui analysent d'habitude les cavatines et dissèquent les fugues ! Hélas ! la nôtre n'est point de celles-ci, et c'est à grand-peine si nous avons pu récolter dans notre sillon particulier un petit acte aux Variétés. Lectrices et lecteurs, n'exigez rien de plus ; nous serions impuissant à vous contenter, sous peine de faire une incursion illégale sur les terres d'autrui.

L'œuvre en question est intitulée *Un quatorze de dames*. Ces quatre dames se nomment Pallas, Argine, Judith et Rachel, comme on peut s'en assurer dans tous les jeux de cartes. Un quatorze de dames est irrésistible au *piquet*, surtout s'il ne rencontre pas dans le jeu adverse un quatorze de rois ou d'as ; dans ce cas, il est bon qu'il soit accompagné d'une quinte et du point, et la partie est gagnée ou à peu près ; qu'on ne nous en veuille pas de ces détails : ils n'ont aucune espèce de rapport avec la pièce, mais le titre nous y obligeait.

Il ne s'agit, en somme, que de faire jouer quatre personnages différents à mademoiselle Scriwaneck. Ces quatre dames habitent donc une villa dans les environs de Paris, sur les rives trop fréquentées du lac d'Enghien. Elles y ont été installées par un ancien Lovelace en perruque, sexagénaire millionnaire et jaloux, lequel veut se marier et que chacune de ces dames veut conquérir. M. Dauphin a déclaré aux belles solliciteuses qu'il a partagé son cœur en quatre parties égales, qu'elles sont toutes quatre incomparables, et qu'il est résolu à s'en remettre au hasard du jeu pour décider laquelle portera son nom en qualité d'épouse, et partagera ses millions. Il tire de sa poche les images coloriées inventées pour guérir Charles VI, les bat, les mêle, et en tire une. Le hasard choisit ou plutôt amène la dame de trèfle, et Argine est proclamée future de

M. Dauphin. Nous n'avons pas besoin d'insister sur le désappointement des trois dames restantes, qui se hâtent d'organiser une conspiration contre le bonheur fatidique de leur amie. Or M. Dauphin avait imaginé d'écrire à madame Argine trois épîtres différentes remplies d'offres superbes destinées à tenter sa fidélité. Les trois dépossédées s'imparent de ces lettres, et font tomber leurs compagnes dans le piège à l'aide de trois comparses qui ne sont autres que madame Pallas, qui supplante ainsi la pauvre Argine et devient définitivement madame Dauphin.

Voilà l'œuvre. Ceci est neuf, original et délicat, tout le monde en conviendra, et digne à tous égards d'un aussi grand siècle littéraire que le nôtre. La chose est sans nom possible ; cela ne tient ni de ceci ni de cela, il est vrai, mais en revanche cela est vide : sorte d'originalité propre à ce temps-ci. A ce propos, on dit que *l'Honneur et l'Argent* de M. Ponsard a été représenté à Madrid avec un tel succès que le public a demandé l'auteur en personne ; ce dont l'auteur ayant été informé, il a dû prendre le train *express* pour Bordeaux, avant-hier à six heures du soir. Nous doutons fort de cette nouvelle ; M. Ponsard n'aime pas aller vite, et la compagnie fusioniste d'Orléans et Bordeaux ne paye plus ce qu'elle casse.

Le Théâtre-Français vient de recevoir à l'unanimité un drame en cinq actes de M. Arthur Ponroy. *La Jeunesse de Mirabeau* du même auteur avait été reçue à l'unanimité aussi, il y a six mois, par le comité de la rue Richelieu. M. Ponroy est un écrivain distingué, par ce fait rare qu'on reçoit toujours ses pièces par acclamation : à condition toutefois qu'elles ne seront jamais jouées ; ce qui est criant, car, après tout, les *Atrides* étaient très-gais, et le *Vieux Consul* était un drame où l'on voyait :

Trois cent mille Teutons mangés par les corbeaux,

ce qui ne manquait pas d'imprévu. Dans cette même pièce, Marius entrait dans Rome :

Sylla même devant, et les faisceaux derrière.

spectacle qui offrait de la grandeur et une image saisissante. Mais tel est le destin, il faut une proie aux cartons du Théâtre-Français ; il faut que M. Ponroy se résigne, comme il sied aux cœurs bien trempés.

LÉOPOLD DANJEAU.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays ; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer : nous invitons les mères de famille à le visiter.